

ARCHIVIO

A LA MÉMOIRE

DE

DON MICHEL RUA

Successeur du Vénérable DON BOSCO

décédé à Turin, le 6 avril 1910



LIÈGE

SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE D'ARTS ET MÉTIERS

Rue des Wallons, 57

—
1910

BIBLIOTECA SOCIETÀ SALESIANA
TORINO

Classe S. 9

N. D

Formato 143

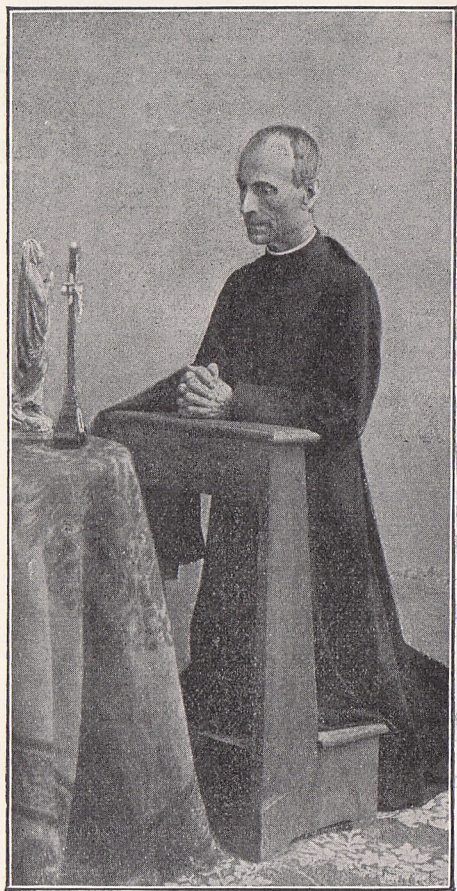
S. 9 - D - 143

BIBLIOTECA SOCIETÀ SALESIANA
TORINO

Classe S. 9

N. D

Formato 143



DON MICHEL RUA

A LA MÉMOIRE



DE

DON MICHEL RUA

Successesseur du Vénérable DON BOSCO

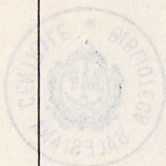
décédé à Turin, le 6 avril 1910



LIÈGE

SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE D'ARTS ET MÉTIERS
Rue des Wallons, 57

—
1910



1-2659

DON MICHEL RUA

DÉCÉDÉ A TURIN LE 6 AVRIL 1910

I.

La maladie de Don Rua.

On lit dans le *Bien Public* de Gand, à la date du 10 mars, l'article suivant :

MGR MERCIER CHEZ LES SALÉSIENS

« En rentrant en Belgique, le cardinal Mercier s'est arrêté chez les Salésiens de Turin. Le *Momento*, de cette ville, donne des détails touchants sur l'entrevue qui a eu lieu entre l'éminent prince de l'Église et le vénérable Don Rua, supérieur général des Salésiens, qui est gravement malade. Introduit avec Mgr De Wachter dans la chambre de l'infirmes qui lui tendait les bras, le cardinal, très ému, lui dit :
« Avant tout, j'accomplis le très doux
» devoir qui m'a été confié par le Saint
» Père. Quand j'ai été reçu en audience
» de congé par Sa Sainteté, je lui ai dit que

» je m'arrêterais expressément à Turin
» pour y visiter le supérieur général des
» Salésiens. Le Pontife, témoignant une
» visible satisfaction, m'a dit : Très bien,
» Éminence, portez à Don Rua ma bénédiction et exprimez-lui les vœux les plus
» ardents de mon cœur pour sa guérison. » Après quoi, Son Éminence bénit le vénéré malade, pendant que tous s'agenouillaient. Puis, s'approchant du lit de Don Rua, le cardinal prit sa main et la baisa à plusieurs reprises avec une vive émotion. L'assistance ayant été congédiée, il s'entretint quelques temps en un colloque intime et affectueux avec le supérieur général. Ensuite il recommanda la Belgique à ses prières et sortit, fort touché, de la chambre de l'infirmes, pour aller prier dans la chapelle contiguë de Don Bosco, et visiter la chambre où ce dernier mourut. » (1)

Or, cet illustre malade que Notre Saint Père le Pape faisait visiter par un cardinal était Don Michel Rua, supérieur de la Société de Saint-François de Sales, successeur du vénérable Don Bosco.

Don Rua avait 73 ans, étant né en 1837. Il devait cette année 1910, faire les noces

(1) Cette visite de l'éminent cardinal archevêque de Malines eut lieu le 26 février.

d'or de son sacerdoce, car il fut ordonné prêtre en 1860. Depuis son sacerdoce, Don Rua n'avait presque pas quitté l'Oratoire de Turin, vivant aux côtés de Don Bosco, se formant à ses leçons et à ses exemples. En 1885, le pape Léon XIII le choisit pour vicaire général de Don Bosco; et quand le saint fondateur mourut, en 1888, Don Rua ne fut pas soumis à l'élection, mais nommé directement par le Pape, supérieur général de la Congrégation. Réélu en 1898, à l'unanimité, il avait gouverné la Société de Saint-François de Sales durant 22 ans et devait être soumis cette année à la réélection.

Don Rua était malade depuis environ un an. Il gardait le lit et ne disait la messe que de temps en temps. Durant l'année 1908, il avait encore fait le pèlerinage de Jérusalem, visitant les maisons salésiennes qui se trouvaient sur son passage, en Autriche, à Alexandrie, en Palestine. Ce long voyage exécuté à l'âge de 71 ans, acheva d'épuiser les forces du courageux travailleur.

Cependant Don Rua avait ordonné une visite extraordinaire de tous les établissements de la Congrégation. Il rendit compte de cette visite dans une lettre-circulaire datée du 1^{er} décembre 1909.

Il fit encore son article de „bonne année” pour le *Bulletin salésien* de janvier 1910, et le 10 du même mois, envoyait la lettre de convocation pour le Chapitre général qui doit se tenir au mois de juillet prochain. Ce furent ses dernières lettres-circulaires, et il les écrivit sur son lit, d'une main déjà tremblante et affaiblie.

Le 15 février dernier, il cessa de parcourir sa vaste correspondance, la renvoyant intacte par Don Lago à son secrétaire et à Don Rinaldi, préfet général. Le vaillant lutteur rendait les armes: ses forces le trahissaient définitivement. « Je ne puis plus travailler pour le salut des âmes, disait-il, il ne me reste plus qu'à souffrir. » L'organisme s'effritait et la vie s'en allait. (1)

Don Rua était soigné par les sommités médicales de Turin, les docteurs Battistini, Clerico et Forni. Ils constatèrent vite que le malade allait s'éteindre comme une lampe où l'huile s'épuise lentement. En effet, le malade ne mangeait plus guère, digérait encore moins et le cœur ne

(1) Le Bulletin salésien de mai donne le journal de la maladie de Don Rua depuis le 14 février. Ce jour là, le docteur Battistini lui interdit de célébrer la sainte messe; le malade dut se contenter de faire la communion.

pouvait plus accomplir ses fonctions normales.

Quand la nouvelle de la grave maladie de Don Rua fut connue, les sympathies se réveillèrent de partout. On fit des tri-duums, des neuvaines à Marie-Auxilia-trice, à Don Bosco; plusieurs évêques ordonnaient l'exposition du très saint Sacrement. Une légère amélioration se manifesta, et, comme le cœur croit facilement ce qu'il désire, on attendit un miracle; mais le 4 avril, tout espoir était perdu.

A 6 heures du soir, les médecins consultants avaient rédigé un bulletin en ces termes :

« Après une période de mieux, qui cependant laissait peu d'espoir, les troubles cardiaques ont augmenté, les forces diminuent sensiblement, et la catastrophe s'annonce prochaine. »

A 11 heures du soir, un nouveau bulletin portait :

« Les conditions sont toujours alar-mantes, le pouls est à peine perceptible, néanmoins le malade conserve toute sa sérénité. Il recommande aux médecins de s'occuper moins de lui et de songer à eux-mêmes. »

Le vénéré malade avait demandé et reçu le saint viatique dès le 24 mars, le jeudi-saint. Il lui avait été administré par Don Francesia, son confesseur. Le 28, lendemain de Pâques, Don Rua demandait et recevait l'extrême-onction des mains de Don Paul Albera, directeur spirituel de la Congrégation. Pour s'y préparer, Don Rua s'était fait lire les prières du rituel, et il les suivit avec une grande piété pendant l'administration du sacrement. Ainsi Don Rua vécut encore une semaine après avoir reçu les derniers sacrements. Ce fut pendant cette dernière semaine qu'on vit l'immense place que tenait dans le monde le vénéré supérieur de la Congrégation salésienne.

Les télégrammes arrivaient de toutes parts. Le Souverain Pontife renouvela plusieurs fois sa bénédiction au cher malade. Des cardinaux, des archevêques, des évêques, la princesse Létitia de la maison royale de Piémont, les plus illustres coopérateurs des deux mondes, témoignaient de leurs sympathies pour la famille salésienne et son chef bien-aimé.

II.

La dernière semaine.

Voici comment Don Philippe Rinaldi, préfet général de la Congrégation, raconta dans sa circulaire, cette dernière semaine que Don Rua passa sur la terre.

« Durant ces jours, dit-il, nous avons pu voir jusqu'à quel degré s'élevait la vertu de Don Rua. Le séjour prolongé au lit, joint à une extrême maigreur, avait occasionné des plaies nombreuses et Don Rua en souffrait beaucoup; néanmoins, au milieu de ses atroces douleurs, on ne saisit jamais sur ses lèvres un mot de plainte. Il fut toujours calme, serein, d'une humeur égale. Il ne demandait jamais sa guérison, mais s'abandonnait entièrement à la volonté de Dieu. Il accueillait avec un doux sourire tous ceux qui étaient admis à le visiter et remerciait cordialement ses infirmiers de leurs services.

» Don Rua avait un horaire pour ses exercices de piété et il y fut fidèle jusqu'à la fin, malgré les instances de ses infirmiers qui voulaient absolument lui voir prendre du repos. Le 5 avril, veille de sa mort, il fit encore sa méditation, comme à

l'ordinaire. Il savait par les médecins qu'il n'avait plus qu'un petit nombre d'heures à vivre, et cela ne le troublait nullement; il recommandait seulement à ceux qui l'entouraient de l'aider à faire le grand passage en lui suggérant de fréquentes oraisons jaculatoires. (1)

» Avant de recevoir le saint viatique, il avait rassemblé toutes ses forces et fit à ses enfants, d'une voix claire et forte, les trois recommandations suivantes: 1^o La dévotion au Cœur de Jésus vivant et palpitant d'amour dans la sainte Eucharistie; 2^o une confiance absolue en Notre-Dame Auxiliatrice, protectrice de Don Bosco et de ses enfants; 3^o une obéissance illimitée à l'autorité ecclésiastique, spécialement aux évêques et au Souverain Pontife. »

III.

Les derniers moments.

Le 5 avril au soir, le saint Sacrement était exposé à l'église Notre-Dame Auxi-

(1) Le 15 mars, Don Rua s'était fait rédiger un règlement où on lisait: 5 h., réveil; 5 h. 20. messe. communion et action de grâce; 6 h. 15. méditation. ; 12 h., dîner et récréation; 3 h. 1/2. prière et lecture spirituelle...; 8 h., souper, prière du soir et repos... Ainsi le vaillant malade voulait rester jusqu'à la fin l'homme de la Règle.

liatrice; il y eut foule et les prières se prolongèrent longtemps. A 11 heures du soir seulement, l'Oratoire Saint-François de Sales reprit son silence habituel. Le public s'était retiré et les élèves avaient gagné leur dortoir; mais, malgré leur âge et leur fatigue, la plupart ne purent trouver le sommeil.

Le lendemain matin, 6 avril, les prières furent ferventes et les communions nombreuses à toutes les messes: c'était le cri de la piété filiale qui voulait arracher un père aux étreintes de la mort.

A 8 heures 15, les médecins rédigèrent un dernier bulletin en ces termes:

« Don Rua entre dans l'état comatique, la mort est imminente. »

Alors, on eut sous les yeux le plus touchant des spectacles. Tous les élèves de l'Oratoire, qui avaient été tenus à l'écart et n'avaient pu s'approcher du vénéré malade, voulurent le voir une dernière fois. On leur permit d'entrer. Ils se mirent en rang et défilèrent un à un, jetant un regard plein de larmes sur la figure émaciée du bon père et déposant sur sa main un baiser affectueux. Le personnel de l'Oratoire fut suivi des Filles de Marie-Auxiliatrice et d'un nombreux public; ainsi plus de mille personnes passèrent



dans la chambre du mourant qui semblait encore leur sourire dans les bras de la mort.

A 9 heures 15, le défilé avait prit fin, et à 9 heures 37, Don Rua rendait paisiblement, sans aucun effort, sa belle âme à Dieu. Le bon père était mort. Les cloches donnèrent le signal : ce fut une consternation universelle.

IV.

Les condoléances.

Aussitôt la nouvelle fut communiquée officiellement au Saint Père, au cardinal Richelmy, archevêque de Turin, au maire de la ville et à la famille royale du Piémont. Les journaux la répandirent vite à Turin, dans toute l'Italie et à travers le monde entier. Alors, les visites de condoléances commencèrent. On plaça deux registres à la conciergerie; ils furent bientôt couverts de milliers de signatures. Don Rua était un fils de Turin; il avait passé sa vie entière à Turin; il y avait des relations nombreuses aussi bien avec les pauvres qu'avec les riches : il était universellement connu. Aussi vit-on accourir à l'Oratoire des personnes de toutes conditions qui se pressaient anxieuses et éplorées.



Le Conseil municipal de Turin est en grande majorité antisectaire et il compte parmi ses membres un ancien élève de Don Bosco et de Don Rua, le conseiller Rinaudo. Ce fut ce dernier qui se fit l'interprète de la douleur de la ville auprès de ses collègues du Conseil. Il le fit le jour même de la mort de Don Rua, à la séance du soir ; voici ses propres paroles :

TRÈS HONORÉS COLLÈGUES,

« La matinée a vu s'éteindre une existence qui incarnait non-seulement un homme, mais une grande idée, une grande mission, celle de l'éducation populaire. Permettez-moi de vous rappeler cette vie et cette mort. J'obéis en ce moment à la reconnaissance, mais aussi à l'admiration et à un sentiment d'affection profonde.

» J'étais tout jeune enfant quand, il y a 52 ans, je rencontrai Don Rua pour la première fois. Pour moi, comme pour des milliers d'autres enfants, il fut un guide, un maître, presque un frère, un véritable ami ; et il resta tel pour moi, lors même que les destinées de la vie nous séparèrent. Il voulut bien encore me donner le doux nom d'ami jusque dans les bras de la mort, avec le sourire d'une âme qui contemple déjà le mystère d'une patrie meilleure.

» Très honorés confrères, Don Rua fut le saint idéal que l'humanité, dans sa transformation présente, recherche et réclame. D'une foi religieuse, limpide comme le cristal et forte comme le diamant, il ne s'absorba pas dans une contemplation mystique, mais il fut le vrai saint laborieux des temps modernes. Depuis l'année 1845, où il reçut la première caresse de Don Bosco, jusqu'à ce que son organisme usé le jette sur son lit de mort, il ne connut pas un instant de repos : ce qui fait 65 ans d'un labeur opiniâtre et étonnement fécond !

» Et quel labeur sympathique ! Don Rua eut l'honneur de continuer l'œuvre éducatrice de Don Bosco ; d'initier à la vie les nouvelles générations, en les préparant à l'acceptation du devoir, à l'amour du travail et à la générosité dans le sacrifice. Il remplit cette mission avec une foi chrétienne, profonde. Et qui donc même parmi les incroyants, n'admirerait la foi que produit une telle grandeur d'âme ! (*Applaudissements*).

» Don Rua est une figure d'ascète laborieux. Il allait au travail, éclairé par la lumière de la foi qui brillait dans son cœur et y persévérait avec l'énergie d'une volonté indomptable. Le regard toujours suave, bon et affectueux, la parole résolue

mais douce, il était d'une indulgence maternelle. Jamais, l'on ne vit son visage altéré par l'indignation ou la colère; même au milieu des tracas et des persécutions, il restait calme, serein, ne respirant que l'amour, l'indulgence et le pardon.

» Il gouverna plus de 300 maisons d'éducation pour jeunes gens, sans compter les œuvres des Filles de Marie-Auxiliatrice, devenues maintenant autonomes. L'Italie possède 100 de ces maisons; les autres pays d'Europe, 68; il y en a 125 dans les deux Amériques, échelonnées depuis Ponte-Arenas, au détroit de Magellan, jusqu'à San-Francisco et New-York, et 10 tant en Égypte qu'en Palestine. En tout près de 200 mille enfants qui pleurent un père dans toutes les langues du monde, mais déjà initiés à notre suave idiôme, car dans les maisons salésiennes, c'est à dire dans le monde entier, on étudie la langue italienne.

» Notre ville doit être fière d'avoir donné le jour à un aussi illustre successeur de Don Bosco; il lui est permis dans sa rénovation moderne de se glorifier d'un enfant qui était fils du peuple, et qui, aux fils du peuple de toute la terre a redit la parole vivifiante du devoir, du travail et de la fraternité humaine.

» Aussi dans ma douleur, j'ai la conviction profonde que le Conseil municipal se fera l'organe de la ville et spécialement de l'âme populaire, et transmettra au Chapitre supérieur salésien ses sentiments de profonde sympathie et de vives condoléances, pour la perte douloureuse que nous venons de faire en la personne de Don Michel Rua, notre illustre concitoyen. » (*Applaudissements répétés*).

Pour répondre à ce vœu d'un de ses membres, le Conseil municipal a chargé le maire d'être son interprète auprès de la famille salésienne et il le fit dans les termes suivants :

« Après avoir entendu les éloquentes paroles du conseiller Rinaudo, auxquelles je m'associe de tout cœur, j'envoie au nom du Conseil à la famille salésienne, l'expression de la douleur qu'éprouve la ville de Turin, pour la perte du grand bienfaiteur, non seulement de la cité, mais de l'humanité tout entière. »

Outre ce témoignage public du Conseil municipal d'une grande ville, les lettres de condoléances vinrent nombreuses de tous les points de l'Italie: nous en donnons quelques-unes.

Le Souverain Pontife.

« Notre Saint Père le Pape Pie X, profondément affligé en apprenant la mort de Don Rua, vénéré supérieur de la Congrégation de Don Bosco, a prié pour le repos de son âme. Il s'associe au deuil de toute la famille salésienne qui, en perdant un si digne supérieur, acquiert un protecteur dans le ciel. Il voudrait la consoler en lui envoyant de tout cœur une bénédiction spéciale.

» A ces paroles du Saint Père, je joins l'expression de mes condoléances personnelles. »

Card. MERRY DEL VAL.

La reine Marguerite.

Palais de Sa Majesté la Reine mère.

Turin, le 6 avril 1910.

« J'ai transmis à Sa Majesté la Reine mère, la triste nouvelle de la mort de Don Michel Rua, que vous m'avez annoncée au nom des supérieurs de la Congrégation.

» L'auguste Reine qui avait en grande estime le regretté défunt, a appris avec une amère douleur la perte que vous venez de faire de cette âme si élevée, de ce cœur si généreux qu'était votre supérieur général

tout dévoué aux œuvres d'humanité et de charité. Je suis chargée par Sa Majesté, la Reine mère, de vous présenter, à vous et à vos supérieurs, ses condoléances et celles de toute la cour. »

A Don Marchisio, directeur de l'Oratoire Saint-François de Sales, Turin.

Le Préfet de Rome.

A la pieuse Société Salésienne, Turin.

« Profondément affligé de la mort du Révérendissime Don Rua, je vous offre mes sincères condoléances. »

Le Manifeste de l'Union ouvrière.

L'Union ouvrière catholique de Turin publia le manifeste suivant :

« Catholiques turinois, notre illustre concitoyen, Don Michel Rua, nous a quittés pour l'immortelle patrie.

» A ce grand bienfaiteur du peuple, donnons des larmes et des prières.

» Pour le repos de son âme, on récitera le rosaire, ce soir, à 8 heures 1/2, dans la chapelle ardente du sanctuaire de Notre-Dame Auxiliatrice, qu'il aimait tant.

» Assistez-y nombreux, habitants de Turin, à qui il a prodigué ses bienfaits,

mais surtout les ouvriers qui étaient ses amis de prédilection.

» Les obsèques auront lieu vendredi prochain, à 4 heures $\frac{3}{4}$ du soir ; les diverses associations sont priées d'y assister avec leur bannière. »

A ces témoignages de vénération et de condoléances, il faudrait ajouter ceux de 24 cardinaux parmi lesquels Respighi, vicaire de Rome ; Richelmy, archevêque de Turin ; Ferrari, archevêque de Milan ; Maffi, archevêque de Pise, sans compter plus de 300 archevêques et évêques d'Italie et de l'étranger. (1)

V.

La chapelle ardente.

Mais nous allons raconter une manifestation encore plus touchante.

(1) Il est à remarquer que la presse fut unanime à louer Don Rua et à regretter sa mort. Citons, comme exemple, ces paroles du Journal d'Italie peu suspect de cléricalisme. Il écrit dans son N^o du 7 avril. « Ce matin est mort Don Rua. Il comptait 50 ans de vie sacerdotale... Tous les journaux de Turin, à quelque nuance d'opinion qu'ils appartiennent, ont annoncé cette mort dans des éditions spéciales, en des termes de vive condoléance. C'est ainsi que toutes les opinions se confondent dans un hommage de respectueuse estime pour la vertu vraie, soutenue et accompagnée des œuvres. »

Après avoir pris l'avis des médecins, il fut décidé qu'on exposerait le corps du vénéré défunt à l'église de Saint-François de Sales. Pour cela, on le revêtit de la soutane, du surplis et de l'étole. Il fut placé sur le gradin de l'autel, assis dans un fauteuil un peu élevé afin qu'on put facilement le voir. La tête légèrement inclinée, il tenait entre ses mains le rosaire. Ce fut dans cette position qu'il fut présenté à la vénération des fidèles qui accoururent de tous les points de la ville. Le concours dura trente-six heures, du mercredi soir au vendredi matin et les visiteurs furent innombrables; on n'exagère pas en disant qu'il y en a eu au moins cinquante mille; certains disent même cent mille.

Voici comment le *Momento*, journal de Turin, raconte ce mouvement d'affection qu'il appelle un plébiscite de larmes pour Don Rua, *Plebiscito di cordoglio per Don Rua*.

« Assurément, on attendait un concours solennel, cordial, spontané et général de notre population, qui aime les Salésiens, leur œuvre, et qui a toujours eu pour Don Rua la plus grande vénération et une affection reconnaissante; mais l'attente fut de beaucoup dépassée par la réalité, car ce fut une véritable explosion d'admiration,

et un vrai plébiscite d'amour comme on en voit rarement.

» De grand matin, les ouvriers et les ouvrières, en allant à leurs ateliers, se portèrent vers la cour de l'Oratoire pour se rendre à l'église Saint-François de Sales et contempler une dernière fois les traits mortels de celui qu'ils venaient de perdre. Le visage est pâle, mais Don Rua semble dormir. C'est le sommeil du juste; sur sa figure aucun signe de mort.

» Les plus empressés à visiter cette dépouille vénérable furent les enfants de l'Oratoire qui voulaient contempler encore le visage de leur père bien-aimé. Ils y revenaient sans cesse, et, quand la presse le leur permettait, ils s'arrêtaient un instant pour prier et pleurer. Mais cela fut bientôt impossible, la foule allant toujours grandissant.

» Sur la place Notre-Dame Auxiliatrice, c'était un véritable encombrement de voitures. Il y avait des calèches princières, d'élégants automobiles d'où descendaient les notabilités de la ville : conseillers municipaux, provinciaux, membres de la bourgeoisie, de l'aristocratie, des ouvriers surtout qui se rappelaient l'affection que Don Rua leur portait; et parce que l'Oratoire est depuis 50 ans la maison des ouvriers, où par milliers ils ont reçu

l'éducation chrétienne, où ils ont appris leur métier, et aussi où ils ont puisé l'amour de la religion et du devoir. L'ouvrier avait été incontestablement le préféré de Don Rua et l'ouvrier lui témoignait sa gratitude en lui rendant amour pour amour. Il lui payait le tribut d'un souvenir affectueux, d'une prière cordiale et de larmes sincères.

» Les trams étaient remplis d'ouvriers, de fils du peuple qui se rendaient à l'Oratoire. On entendait partout des paroles sympathiques et attristées.

» Nous avons été témoins d'un épisode qui mit à nu la disposition des cœurs. Une espèce de socialiste à la cravate rouge et au col crasseux, voulut hasarder un mot de blâme, non contre Don Rua, c'était impossible en ce moment, mais contre les prêtres. Il n'alla pas loin. Aussitôt une protestation s'élève, puis deux, ensuite dix, vingt, les qualifications les plus expressives se croisent à l'adresse du malotru. Et n'eut été l'état des esprits et les circonstances, il ne s'en fut pas tiré sans une rossée en règle.

» Le pieux pèlerinage dura la journée entière et les gardes municipaux eurent fort à faire pour diriger cette foule à travers les cours de l'Oratoire. Tout le monde voulait visiter la chambre, désormais his-

torique, où moururent Don Bosco et Don Rua, et la chose n'était pas facile. A un moment donné, il y eut un tel encombrement sur le pallier, qu'un accident était à craindre. Aussi l'accès de cette chambre fut interdite et ne s'ouvrit que pour quelques privilégiés.

» Mais, où le spectacle était spécialement touchant, c'était dans la petite église de Saint-François de Sales. Là, régnaient un ordre parfait et un profond silence : c'était le recueillement de la prière. On ne se contentait pas de jeter un long et pieux regard sur la figure du bien-aimé défunt ; on voulait faire toucher à la vénérable dépouille un objet qu'on emporterait comme souvenir. Deux salésiens se prêtaient à ce charitable ministère. On leur passait des chapelets, des croix, des médailles, des images, des livres de piété. Les dames faisaient toucher leur anneau, les petits enfants envoyaient de la main un gracieux baiser ; et les mères appelaient sur ces chers innocents la bénédiction de celui qu'elles vénéraient comme un saint.

» On remarquait dans cette pieuse procession toutes sortes de personnes : des officiers à la figure martiale, des dames élégantes et délicates, des messieurs de haute distinction, et à côté de femmes du

peuple, des ouvriers en habits de travail. Ces derniers arrivèrent surtout dans la soirée, à la sortie des ateliers. Plusieurs durent attendre longtemps, car l'église était envahie et les visites se prolongèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit. »

VI.

Les funérailles.

Le vendredi 8 avril, à 8 heures 25, eut lieu la mise en bière. Ce fut un moment touchant et de profonde angoisse, car celui que l'on contemplait avec de si suaves émotions allait disparaître pour toujours. Le corps fut déposé dans un triple cercueil, et l'on y plaça un procès-verbal rédigé sur parchemin, en ces termes : « Nous, soussignés, attestons que » ce sépulchre renferme les restes de » Don Rua, premier successeur du véné- » rable Don Bosco. Il naquit à Turin, le » 9 juillet 1837, et mourut le 6 avril 1910, » à 9 heures 37, du matin. » Le procès-verbal se terminait par cette pieuse exclamation : « Repose en paix, ô dépouille » bénie, près de celui qui t'avait choisi » comme auxiliaire de ses saintes entre- » prises. Et puisque ton nom vivra insé- » parable de celui de Don Bosco, puisse

» ton âme être à jamais heureuse à ses
» côtés. »

Ce procès-verbal fut signé par les membres du Chapitre supérieur et les notabilités présentes. On mit aussi dans le cercueil, quelques médailles commémoratives; il fut transporté pieusement dans l'église de Notre-Dame Auxiliatrice où devait avoir lieu la cérémonie des funérailles.

La messe solennelle de Requiem fut chantée par Mgr Marenco, évêque de Massa-Carrara, ancien élève de Don Bosco. L'assistance remplissait l'immense église et débordait sur la place. La cour royale de Turin était représentée par la princesse Létitia. La messe fut chantée en plain-chant grégorien sous l'habile direction du maestro Dogliani.

Après la messe, on continua à faire toucher au cercueil des objets de piété, mais cet acte de vénération ne suffisait pas aux nombreux étrangers qui avaient assisté à l'office. Ils étaient accourus nombreux de Suisse, d'Autriche, de Venise et d'autres villes d'Italie. Or, ils voulaient voir Don Rua. « C'est pour cela que nous sommes venus, disaient-ils, qu'on nous le fasse voir. » Il fallut toutes les sévérités de la consigne pour ne pas faire droit à leurs instantes réclamations. Ils durent

donc se résigner à prier près de celui dont ils ne pouvaient contempler le visage.

L'ordre du cortège avait été annoncé à l'avance et bien avant 4 heures, les différentes associations admises à en faire partie, arrivaient avec leurs bannières. On les rangea dans la cour de l'Oratoire, en attendant le moment du départ. La foule avait envahi la place de Notre-Dame Auxiliatrice, qui se trouve devant l'église, ainsi que les rues adjacentes. Les représentants des autorités ecclésiastiques et civiles avaient trouvé place dans l'église. A 4 heures 1/2, les cloches donnèrent le signal par un glas, qui ressemblait plutôt à un hymne de triomphe.

Le cercueil avait été placé sur un modeste char autour duquel dix gardes municipaux en grande tenue faisaient le service d'honneur. Les confréries, les écoles, les associations déjà échelonnées sur le parcours se mettent en marche. En tête se trouvent les écoles et les patronages de filles; ensuite, viennent les patronages de garçons, les élèves des différentes écoles avec leur fanfare ou harmonie; les coopérateurs salésiens, les jeunes filles des congrégations revêtues de leurs insignes, les sœurs de Marie-Auxiliatrice, le comité des fêtes du cinquantenaire, divers représentants.

Les confrères salésiens,
Les prêtres en surplis,
Les curés,
Les chanoines,
Les représentants du chapitre métropolitain,

Les évêques, ils étaient au nombre de cinq : Mgr Marenco, évêque de Massa Carrara ; Mgr Constant Castrale, évêque de Gaza, vicaire général de l'archidiocèse de Turin, représentant du cardinal Richelmy ; Mgr Louis Spandre, évêque et prince d'Asti ; Mgr Théodore, des comtes de Valfré, archevêque de Verceil ; Mgr Pasquale Morganti, archevêque de Ravenne.

Les cordons du poêle étaient tenus par les plus hautes notabilités sociales ; à droite : Le baron Manno, sénateur, le commandeur Taglietti, premier président de la cour d'appel ; l'avocat Étienne Scala, coopérateur salésien ; Jean Gaggino, représentant des anciens élèves de Don Bosco ; à gauche : le commandeur Bacchialoni, procureur général près la cour d'appel ; le chevalier Scamoni, conseiller de la Préfecture, représentant du préfet ; le commandeur Constant Rinaudo, professeur, représentant du maire de Turin ; Don Munerati, prêtre salésien, représentant de la Procure générale des salésiens à Rome.

Derrière le char funèbre venaient les membres du Chapitre supérieur, la famille du défunt, les représentants des autorités religieuses et civiles, parmi lesquels on remarquait un général, un vice-amiral et des notabilités de tout genre : magistrats, professeurs, chevaliers, commandeurs, comtes, prélats, ayant tous un nom et un titre, au nombre d'au moins deux cents.

Les cordons de soldats établis sur la place et le long des rues, avaient peine à contenir la foule, pour laisser passer le cortège qui s'avavançait lentement sur le parcours désigné, alternant les chants liturgiques avec des marches funèbres. La foule qui prenait part au cortège était innombrable, celle qui s'alignait sur le parcours était plus nombreuse encore, et l'on n'exagère pas en disant que plus de cent mille personnes prirent part à cette cérémonie qui ressemblait moins à un deuil qu'à un triomphe.

Le président du Conseil des ministres avait envoyé un télégramme de condoléance. On s'en autorisa pour demander une faveur ardemment désirée, celle de placer le corps de Don Rua à Valsalice, à côté de celui de Don Bosco. On sollicita cette faveur qui fut accordée. Alors, au lieu de conduire le corps au cimetière, on le ramena à l'église de Marie-Auxiliatrice,

d'où il fut rapporté à l'intérieur de l'Oratoire, dans l'église Saint-François de Sales.

VII.

L'inhumation à Valsalice.

Le lendemain eut lieu le transfert de la vénérable dépouille à Valsalice, afin de placer Don Rua dans le tombeau même de Don Bosco. La cérémonie devait se faire à 4 heures 1/2 du soir. Le cercueil fut mis dans une voiture funéraire où prirent place Don Philippe Rinaldi, préfet général et Don Paul Albéra, directeur spirituel. Les autres supérieurs montèrent dans d'autres voitures. La vénérable dépouille passa entre deux files d'élèves qui faisaient la haie jusqu'à la conciergerie. Ils se découvrirent et jetèrent un dernier regard mouillé de larmes sur la voiture qui disparaissait, emportant leur père bien-aimé. Les voitures furent suivies par une foule sympathique et quand on arriva au séminaire des Missions, la cour était remplie de gens accourus du voisinage.

Le cercueil fut remis à Don Varvello, directeur de la maison et transporté à la chapelle où l'on récita les prières liturgiques. Ensuite, la précieuse dépouille fut portée au tombeau qui lui avait été

préparé à côté de Don Bosco. Don Rinaldi acheva les prières du rituel, on aspergea une dernière fois d'eau bénite le cercueil qui fut soulevé, placé et enfermé. A ce moment d'une solennité grave et touchante, les yeux se mouillèrent de larmes. Don Marchisio, directeur de l'Oratoire Saint-François de Sales, d'une voix entrecoupée par les sanglots, adressa au bien-aimé défunt le suprême adieu. « Cher et vénéré Père, dit-il, au nom de vos enfants de l'Oratoire et de tous ceux qui sont répandus dans le monde entier, je dépose sur votre cercueil le dernier salut de la piété filiale. Aujourd'hui, sur cette tombe, nous prenons l'engagement sacré de conserver fidèlement les grands enseignements que Don Bosco et vous, nous avez donnés et que je résume en ces deux mots : Prière et travail. Agréez cette fleur que vos fils déposent avec amour sur la tombe de leur père. » Puis, le tombeau est muré et la cérémonie terminée, mais les élèves du séminaire des Missions et les fidèles des environs restent là en prières, ne pouvant se détacher d'un lieu qui garde les restes d'un père vénéré, d'un illustre bienfaiteur que Turin et l'Italie entière ont tant pleuré ! Tous se promettent d'entourer cette tombe d'amour et de vénération.

Ainsi Don Rua et Don Bosco si unis pendant la vie ne sont pas séparés dans la mort.

Il est bon de dire maintenant comment Don Rua fut uni à Don Bosco pendant sa vie; pour cela, nous donnerons de lui une courte biographie.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Avant le sacerdoce.

Au nord de Turin, et à une distance assez rapprochée de ces prairies du Valdocco, que la divine Providence réservait à Don Bosco pour le merveilleux développement de son premier Patronage, s'élevait solitaire, dans la première moitié du siècle dernier, la *Fucina delle Canne* (la forge des canons de fusil) des États Sardes. C'est à cet endroit que, le 9 juillet 1837, naquit de Jean Rua, employé à la *Fucina*, et de Jeanne Ferrero, celui à qui Dieu devait confier un immense héritage de saintes œuvres. C'était Michel Rua.

Le père, chrétien exemplaire, le laissa orphelin, alors que Michel était encore en bas âge, mais il eut les soins affectueux d'une mère qui ensuite le suivit sur le chemin de la charité, mourant à l'Oratoire Saint-François de Sales, après y avoir dépensé la meilleure partie de sa vie pour le plus grand bien des orphelins de Don Bosco.

La première rencontre avec Don Bosco.

Un jour, le regard enfantin de Michel remarqua au cou d'un de ses camarades une cravate toute neuve aux couleurs flamboyantes.

« Oh ! comment se fait-il, lui demanda-t-il, que tu portes aujourd'hui une aussi belle cravate ? »

— Tu ne le sais pas ? Je l'ai gagnée à la loterie du Patronage.

— Quel Patronage ?

— Le Patronage de Don Bosco au Refuge ! »

Michel comptait alors un peu plus de sept ans, (il avait déjà reçu le sacrement de confirmation dans la chapelle privée de l'archevêque de Turin, Mgr Franzoni), mais le dimanche suivant, il courut immédiatement au Refuge et y vit une assez grande étendue de terrain où de nombreux enfants s'amusaient et deux pauvres chambrettes au troisième étage, converties en chapelle provisoire. Mais ce qui le frappa le plus, ce fut de voir que tous ces enfants et jeunes gens entouraient joyeusement un jeune prêtre qui s'approcha aussi de lui, lui mit pendant quelques instants la main sur la tête et lui adressa quelques paroles qui pénétrèrent jusqu'à son cœur. Ce prêtre était Don Bosco !

Que voulait-il dire ?

C'est vers cette époque que le petit Michel commença à suivre les classes élémentaires des Frères de la Doctrine Chrétienne à Porta Palatina où Don Bosco se rendait assez souvent pour confesser, prêcher et aussi pour faire le catéchisme. A peine les enfants l'apercevaient-ils qu'ils s'empressaient de venir autour de lui ; tous auraient voulu se confesser à lui, comme aussi ils auraient préféré passer leurs examens devant lui.

Là encore, l'œil du Vénérable suivit avec un soin tout particulier le jeune Michel qui éprouvait une joie inexprimable toutes les fois qu'il pouvait répondre à un sourire de Don Bosco.

Pieux, sérieux et diligent, il était admis, à neuf ans, à la première communion et toujours bon, toujours exemplaire, il attirait sur lui même l'attention des maîtres, tout particulièrement de l'un d'entre eux qui tout content aimait à répéter : Rua sera des nôtres !

Mais les desseins de Dieu étaient différents.

En allant à l'école et en revenant, il arrivait souvent que le jeune Michel se rencontrait avec Don Bosco. Dès qu'il le voyait, plein d'une joie exubérante, il

accourait près de lui, et lorsqu'il l'atteignait, il se découvrait et lui baisait la main avec toute l'ingénuité de son âme.

« Oh! Don Bosco, s'écriait-il, donnez-moi une image! »

Et le Vénérable, comme s'il n'avait pas eu autre chose à faire, s'arrêtait avec lui, lui replaçait sur la tête sa casquette, et souriant aimablement à sa demande répétée, il lui présentait la paume de la main gauche, tandis qu'avec la droite, il faisait semblant de la couper à moitié, disant plaisamment :

« Prends, mon petit Michel, prends! »

Et le petit Michel, baisant de nouveau et plus affectueusement encore la main de Don Bosco, prenait congé de lui en pensant : Que veut-il me dire par là?

Il commence les études de latin.

A la fin du cours élémentaire, l'espérance qu'il se serait consacré au Seigneur parmi les fils de saint Jean-Baptiste de la Salle était pour ainsi dire devenue une certitude, mais lorsqu'il eut passé le dernier examen et terminé l'année scolaire, Don Bosco l'appela et lui demanda s'il ne serait pas heureux d'être prêtre.

— Oh! certainement, lui répondit Michel.

— Eh bien ! prépare-toi à étudier le latin.

Et dès ses vacances, il le confia au vertueux Don Pierre Merla qui lui enseigna les premiers éléments de la langue latine.

L'intention de Don Bosco était de lui continuer lui-même cet enseignement, comme il l'avait fait pour d'autres, mais se voyant dans l'impossibilité, il l'envoya à l'école privée du professeur Joseph Bonzanino qui faisait les classes de sixième, cinquième et quatrième dans une maison appartenant à la famille Pellico, près de l'église Saint-François d'Assise. Dans ces mêmes chambres, Silvio avait écrit autrefois son fameux livre : *Mes Prisons*.

Assidu aux leçons et d'une rare intelligence, le jeune Rua fit tant de progrès, qu'à la fin de l'année scolaire 1850-1851, et au grand étonnement des examinateurs, il couronna par un résultat très heureux et de grands éloges les trois classes de latin.

Toute cette année, comme aussi l'année suivante durant laquelle il fréquenta la classe de rhétorique du professeur Mathias Picco, il continua d'habiter avec sa mère et ses frères, mais le dimanche et tous les soirs de la semaine, il accourait auprès de Don Bosco au Patronage.

Et déjà, Don Bosco l'envoyait aider le jeune clerc Savio Ascanio (le premier clerc qui soit resté pendant plusieurs années au Valdocco) au Patronage de Saint-Louis, qui se trouve près de la station centrale du chemin de fer. Et tout en faisant route ensemble :

« Sais-tu, Michel? répétait à plusieurs reprises Savio au jeune Rua; Don Bosco m'a dit qu'il a des projets sur toi, que dans l'avenir tu lui seras d'un grand secours. »

A d'autres instants, il le lui redit encore plus clairement :

« Don Bosco nous a affirmé qu'il était sûr d'avoir trouvé en toi celui qui continuera l'Œuvre des Oratoires! »

Si ces paroles n'étaient pas une prophétie, elles n'étaient pas non plus seulement une espérance ou un désir, mais pour le moins la constatation d'une conduite admirable.

Il prend la soutane.

Don Bosco disait vrai.

Après avoir consulté sur sa vocation le vénérable Don Cafasso, Michel entra définitivement comme élève interne, le 22 septembre 1852, ayant à peine quinze ans, à l'Oratoire du Valdocco, et le lendemain même, en compagnie de vingt-six camarades, il partait, avec maman

Marguerite et Don Bosco, pour Castelnovo d'Asti afin de passer quelques jours dans l'humble maisonnette du serviteur de Dieu.

Ce fut là, dans l'humble petite chapelle des *Becchi* que, le dimanche du très saint Rosaire, 3 octobre, Michel Rua prit la soutane. La cérémonie fut accomplie durant la messe solennelle, par Antoine Cinzano, docteur en théologie, curé de Castelnovo d'Asti, qui également bénit la soutane de Don Bosco; J. B. Bertagna, depuis archevêque titulaire de Claudopolis, y assistait. Au dîner, M. le curé, se tournant vers Don Bosco, s'écria :

« Te rappelles-tu que tu me dis étant encore abbé : J'aurai des clercs, des prêtres, des étudiants, des apprentis, une musique et une belle église. Et moi, je te répondais que tu étais fou? Et maintenant, on voit que tu savais parfaitement ce que tu disais! »

Nous serons de moitié.

De retour à l'Oratoire, Rua demanda à son tour à Don Bosco :

« Vous souvenez-vous, bien aimé Don Bosco, de ces rencontres que j'eus plusieurs fois avec vous, quand je me rendais à l'école des Frères, et que, sollicitant une

image, vous me faisiez signe que vous vouliez me donner la moitié de votre main. Que prétendiez-vous me dire par là?

— O mon cher enfant, lui répondit avec un accent tout paternel Don Bosco, tu devrais désormais le comprendre, mais tu le saisiras mieux dans la suite. » Et il ajouta : « Don Bosco voulait te dire qu'un jour nous serions de moitié ! »

En quelle estime il était tenu.

Une telle vertu ne pouvait pas dès lors ne pas lui concilier l'estime de Don Bosco et de tous ses compagnons.

L'Oratoire était devenu l'asile, ou disons mieux, le séminaire d'un grand nombre de clercs de Turin et du Piémont. Or, il n'est pas besoin de rappeler avec quel amour Don Bosco veillait constamment sur leur formation. Pour leur inculquer l'amour de l'étude de la Sainte Écriture, il avait entrepris de leur faire une leçon par semaine sur le Nouveau Testament; et quand il constata que ses occupations, se multipliant de jour en jour, ne le lui permettaient plus, il appela à le suppléer, l'abbé Rua.

Ce fut en 1858 que Don Bosco se rendit pour la première fois à Rome, dans le but surtout de demander conseil au Souverain

Pontife pour la fondation de la Pieuse Société Salésienne; et la préférence pour l'accompagner dans ce voyage d'une si grande importance fut réservée à l'abbé Rua.

Le 18 décembre 1858, on jetait d'une façon stable les fondements de la nouvelle Société et les membres fondateurs, après avoir élu par acclamation Don Bosco comme supérieur et Don Victor Alasonatti (le seul prêtre qui avec Don Bosco faisait partie de cette assemblée) comme préfet, étaient encore unanimes pour la troisième charge, celle de directeur spirituel, qu'ils confiaient au sous-diacre, Michel Rua.

Il est ordonné prêtre.

C'est ainsi qu'orné de vertus et riche de mérites, mais avec cette humilité qui est le propre des grandes âmes, il parvint à la dignité sacerdotale.

Il fut ordonné le 29 juin 1860, à Caselle Torinese, dans la chapelle de Sainte-Anne, attenante à la maison de campagne du baron Bianco di Barbania, par M^{gr} Balma, évêque de Ptolémaïde, car l'archevêque de Turin, M^{gr} Franzoni, était alors en exil. Le lendemain, il célébrait, mais sans aucune solennité, le saint sacrifice à l'Oratoire, dans la petite église de Saint-François de Sales, et le soir, il prenait la

place de Don Bosco pour dire, après la prière, le petit mot ordinaire. Il se montra très ému et supplia tous les assistants de prier pour lui, afin qu'il réussit à accomplir dignement les graves devoirs qui incombent à la dignité sacerdotale.

Toutefois, le dimanche suivant, octave de l'ordination et fête de Notre-Dame des Neiges, ce fut solennité à l'Oratoire. Tous les enfants, étudiants et apprentis, ne manquèrent pas de s'approcher de la sainte Table et de recevoir la sainte communion, sachant que c'était là le plus vif désir du nouveau prêtre qui chanta la messe solennelle, assisté par Don Bosco. La joie de cette journée fut telle qu'on ne peut se l'imaginer. De tous côtés l'on criait : « *Vive Don Rua!* » et celui-ci s'efforçait de renvoyer les ovations à Don Bosco. Il dit quelques paroles à l'issue de la séance qui clôtura la fête, et, appelant tous les élèves ses frères, il les remercia de nouveau, implora leurs prières et leur promit à tous une affection sincère, inépuisable. Il les supplia de le rappeler à l'ordre s'il venait à oublier cette promesse et il termina en faisant très simplement, mais très affectueusement, l'éloge de Don Bosco son maître et le leur. Un tonnerre d'applaudissements accueillit les paroles du nouveau prêtre... et à partir de ce

jour, Don Bosco et Don Rua *furent de moitié* dans les saints labeurs et les joies austères de l'apostolat.

Après le sacerdoce.

La vie sacerdotale de Don Rua relève de l'histoire qui la racontera un jour. Nous en citerons néanmoins quelques traits.

Durant deux années seulement, de 1863-1865, Don Rua vécut hors de l'Oratoire de Turin. Il avait été nommé directeur de la maison fondée à Mirabello. Tant que Don Bosco vécut, Don Rua fut à ses côtés; ensuite, il le remplaça pour continuer son œuvre. Or, Don Rua était un modèle d'obéissance, et son but unique était d'imiter Don Bosco et de lui obéir. Telle était bien d'ailleurs l'idée qu'avait Don Bosco de son fils aîné.

En 1868, Don Rua tomba malade, tellement malade, qu'on le crut près de mourir. Or, Don Bosco était absent. A son retour, on lui dit que Don Rua était gravement malade et en danger, qu'il serait peut-être urgent de lui donner l'extrême-onction. Mais sans tenir compte de ces alarmes, Don Bosco demande qu'on lui servît à souper; et après avoir mangé, il se met à causer comme de coutume avec les enfants qui étaient venus le saluer. On lui rappelle l'état de Don Rua. « Soyez sans

crainte, répondit-il en plaisantant, je connais Don Rua et je sais qu'il ne veut pas mourir sans ma permission. »

Don Bosco alla voir Don Rua qui lui demanda l'extrême-onction. « Sois donc bien tranquille, répliqua Don Bosco, je ne te permets pas encore de mourir maintenant. »

Don Rua était un prodige d'autorité et en cela, il marchait sur les traces de son modèle. Don Bosco travaillait jour et nuit; Don Rua travaillait également jour et nuit. Il semblerait même que le disciple eût voulu surpasser le maître. Souvent, il est vrai, le matin, on trouvait intact le lit de Don Bosco, mais enfin il avait un lit. Or, on n'a jamais pu savoir où était le lit de Don Rua. Quand à 11 heures, minuit, ou plus tard encore, ses forces le trahissaient, il se jetait sur un fauteuil et le lendemain à 3 heures, on le voyait debout avec la communauté, recommençant une nouvelle journée de labeur.

Don Rua avait recueilli des lèvres de Don Bosco mourant les paroles suivantes: « Dites à mes fils qu'ils travaillent beaucoup pour le salut des âmes. » Depuis 30 ans, Don Rua avait travaillé beaucoup pour le salut des âmes, il y a travaillé jusqu'à sa mort.

Aussi l'on comprend l'éloge que Don



Bosco fit un jour de Don Rua. Il disait : « Si Dieu m'avait fait cette proposition : Imagine un disciple aussi parfait que tu pourras, orné de toutes les vertus, ayant toutes les qualités que tu désires et je te le donnerai. J'avoue que jamais je n'avais imaginé un Don Rua. » (1)

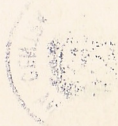
Les saints, dit le texte sacré, parlent même après leur mort. Du fond de son sépulcre, Don Rua nous dit : Travaillez comme moi, obéissez comme moi, tâchez comme moi, de conserver l'esprit de Don Bosco et de l'imiter en tout. Répondons-lui : Père bien-aimé, nous pleurons votre mort, mais nous nous réjouissons de votre gloire. Nous vous promettons d'écouter votre voix et d'imiter vos exemples. Vous nous avez montré le chemin, nous voulons marcher sur vos traces et servir Dieu, travailler comme vous pour le salut des âmes jusqu'à notre dernier soupir.

(1) Don Rua fut vraiment un saint de son époque et il le montra jusqu'à la fin de sa vie. En 1908, une grève éclate à Turin dans une fabrique de coton. Pendant deux semaines, patron et ouvriers restèrent en désaccord, et le chômage devenait désastreux. Don Rua intervint. L'accord fut rétabli et la grève cessa. Aussi, par reconnaissance, le patron, M. Poma, ferma ses ateliers le jour des funérailles de Don Rua auxquelles tous les ouvriers assistèrent.



1-2659

1-808



1-2659

